

BUREAU : RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS :
ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; six mois, 23 fr.; un an, 44 fr.
LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; six mois, 27 fr.; un an, 51 fr.
— L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES : 20 centimes la ligne
RECLAMES : 25 centimes
— On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez le gérant du journal, rue Nain, 1; à Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; à Paris, chez M. M. Havas, Lafitte-Bullier, & Cie place de la Bourse, 8; à Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 02, 8 17, 9 47, 11 37, m., 12 24, 1 56, 3 39, 5 11, 6 15, 7 33, 8 32, 9 33, 11 11, s. Roubaix à Tourcoing-Moucron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 49, 4 58, 5 38, 8 13, 10 22, 11 35. s. Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 40, 5 20, 6 55, 7 55, 9 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 44, 11 28, 12 15, 1 47, 3 37, 5 02, 6 05, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Moucron à Lille, 6 35, 7 50, 9 22, 11 10, 11 57, 1 13, 1 42, 5 49, 7 02, 9 0.

BOURSE DE PARIS
DU 12 MARS
3 0/0 60 35
4 1/2 84 40
Emprunt 1872 (50/0) 94 50
Emprunt 1871 94 50
DU 13 MARS
3 0/0 60 30
4 1/2 84 25
Emprunt 1872 (50/0) 94 50
Emprunt 1871 94 50

ROUBAIX, 13 MARS 1874
BULLETIN DU JOUR

La commission de l'armée est invitée de toutes parts à presser ses travaux. Tous les chefs de corps sont unanimes, au dire du Constitutionnel, pour déclarer qu'un profond découragement se produit parmi nos meilleurs officiers en présence des lenteurs apportées dans la discussion et le vote de la loi de notre organisation militaire.

Une question qui présente également un caractère d'urgence, c'est la reconstitution du Conseil d'Etat, mais par un de ces caprices du hasard qui la pondération des partis de l'Assemblée a rendu malheureusement trop fréquents, la majorité de la commission nommée pour examiner le projet de loi qui s'y rapporte vient de se montrer tout à fait hostile à ce projet, et paraît n'avoir tenu aucun compte des intentions du gouvernement.

On voit cependant commencer à comprendre l'importance de la préparation des lois, autrefois dévolue à ce grand corps de l'Etat. Les commissions parlementaires chargées de le suppléer s'en acquittent souvent fort mal, et ce n'est pas étonnant puisque les honorables députés qui les composent sont la plupart du temps étrangers aux connaissances spéciales qui seraient nécessaires et dont le mandat de législateur donné par le peuple ne peut évidemment tenir lieu.

Un autre inconvénient grave du système employé jusqu'ici pour l'élaboration des lois, c'est la publicité donnée aux discussions des commissions. Une loi n'arrive plus à la chambre que bat-

tue en brèche et discréditée d'avance par les journaux de l'opposition. Les commissions chargées de faire subir aux lois la préparation indispensable pour qu'elles puissent être mises utilement en discussion, sont un peu, toute révérence gardée, comme les cuisines où il faut se garder de mettre le pied avant de diner si on tient à garder tout son appétit.

La situation parlementaire
On nous écrit de Versailles:
« Malgré les tentatives qui sont faites de plusieurs côtés pour diviser le parti monarchique, jamais l'union n'a été plus grande et la droite plus homogène. Si nos adversaires s'efforcent de nouer une coalition contre nous, nos amis, en revanche, se serrent davantage les uns contre les autres, et, forts de leur droit, attendent avec confiance les événements.

« Les menées du centre gauche ne trompent plus maintenant personne. On sait à quoi s'en tenir sur les agissements de ce parti et la portée de ses manœuvres. Les bruits qui ont circulé à ce sujet ont été répandus avec l'intention préméditée de séparer le centre droit de la droite, et ces deux groupes étant isolés, de les vaincre avec plus de facilité. Comme vous le voyez, c'est là de la haute stratégie, mais cette tactique a misérablement échoué devant l'attitude ferme et courageuse de nos amis.

« La Correspondance de la presse royaliste annonce que 150 membres de la droite sont décidés à s'unir à 250 membres de la gauche pour renverser le ministère sur la question de l'interpellation Lepère relative à la loi sur les maires; prenant pour mot d'ordre, les uns: Monarchie ou dissolution, les autres République ou dissolution ils arriveraient à s'entendre sur la rédaction d'un ordre du jour qui se pourrait voter. Une semblable nouvelle serait fort grave si elle était vraie, mais la lettre de M. Cassevoine de Padines nous a prouvé que cette correspondance était exposée à l'erreur et je vous engage à vous défier de semblables informations.

Nous devons ajouter que de son côté la Correspondance de la presse royaliste maintient l'exactitude de ses informations:
« Nos renseignements, dit-elle, confirment ce que nous avons dit de la résolution de la droite royaliste à mettre fin, coûte que coûte, à l'équivoque du septennat. »

Fin de l'incident Emile Olivier
Dans la séance d'hier, l'Académie française, sur la proposition de M. Patin, son secrétaire perpétuel, a décidé, à la presque unanimité, que M. Emile Olivier pourrait désormais prendre part à ses travaux et que des lettres de convocation lui seraient adressées comme à tous ses collègues.

Dans la même séance, il a été donné lecture d'une lettre de Mlle Valentine de Lamartine, dans laquelle elle déclare que, contrairement aux bruits répandus, ce n'est pas elle qui a communiqué à la presse le discours de M. E. Augier.

Les organes de la Gauche et du Centre-Gauche proclament sur tous les tons que la France est acquise à la république. Les progrès du bonapartisme peu-

vent servir de démenti catégorique à cette assertion. La population française est foncièrement monarchiste; elle eût accepté sans grand peine la restauration de la royauté légitime; elle s'y attendait, et plus d'un dissident de la première heure se fut promptement rallié. Dépay-sée par l'insuccès de cette tentative, la masse se tourne maintenant vers le soleil levant de Chislehurst. La république a jeté si peu de racines dans notre pays, elle se montre avec un tel caractère d'impuissance et de violente incohérence, que les gens honnêtes et tranquilles s'en détournent dès qu'elle se montre.

En France, on a si bien le sens monarchique, que, ne pouvant et ne sachant point, pour une raison quelconque, revenir à la royauté saine et vraie, on fait appel à la monarchie césarienne. C'est, d'ailleurs, la conséquence naturelle de l'idée révolutionnaire chez un peuple habitué depuis dix siècles au régime monarchique. Et comment veut-on que nous prenions la république au sérieux? Les républicains, roses ou rouges, ne sont jamais parvenus à l'organiser. C'est le césarisme et le carnage qui nous a livrés en toute occasion, et qui nous livrera encore au césarisme couronné. Quand nous en serons de nouveau venus à cette extrémité, les Allemands devront bien rire à nos dépens.

On écrit de Paris au Mémorial de Lille:

Demain doit avoir lieu le premier départ des visiteurs pour Camden-Place. Les cacahutes les plus modérés établissent que, le 16 mars, il n'y aura pas moins de trois mille Français à Chislehurst. Dans ce nombre, figurent la plupart des fonctionnaires civils démissionnaires ou révoqués de l'Empire après le 4 septembre. En outre, des adresses revêtues de milliers de signatures seront remises au jeune prince à l'occasion de sa majorité. Ces signatures recueillies dans les départements par d'anciens préfets et d'anciens fonctionnaires qui ont conservé des relations et de l'influence ne sont pas légales, mais les porteurs en certifient l'authenticité. Leur chiffre, dit-on, est assez considérable pour constituer une sorte de manifestation plébiscitaire. En tout cas, les bonapartistes comptent que l'effet qui en résultera dans le pays et à l'étranger sera immense.

On paraît ignorer, au moins jusqu'à présent, les intentions du jeune prince. Fera-t-il un discours pour exciter ou modérer le zèle de ses amis? Les opinions sont partagées à cet égard. Il est probable qu'on ne décidera rien, sous ce rapport, avant l'arrivée de M. Rouher, attendu samedi à Camden-Place.

La République sociale.

On lit dans la Décentralisation:
L'un de nos correspondants de Paris nous écrivait hier que plusieurs brigades de gendarmerie venaient d'être dirigées sur notre frontière de Suisse, pour surveiller les mouvements des communards réfugiés à Genève; nous ne savons si la nouvelle est exacte; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que ces communards s'agitent et appellent le peuple à la révolte contre l'Assemblée. La pièce suivante indique leurs dispositions.

Elle a été imprimée à Genève, et elle circule à Lyon:

« Français! debout!
« L'Assemblée de Versailles, que vous avez nommée seulement pour faire la paix avec la Prusse, s'éternise, continue, malgré les vœux tant de fois exprimés, à gruger le budget que les électeurs soldent, et à forger contre le peuple des lois tyranniques.

« Incapable de former un gouvernement libéral, approprié aux masses, qui soulage leur misère... incapable d'édifier, elle dégrège... incapable, dis-je, de rien fonder, elle cherche à démolir l'arche sainte du droit national et du droit politique: le suffrage universel!!!... Et, comme une insensée — produit d'une société malade — elle laisse nommer des préfets à poigne et des maires complaisants valets de la réaction, pour donner à la France républicaine un roi-Bourbon avec les billes de confession, ses corvées, ses dîmes, ses lettres de cachet et ses droits de j... »

« Français, fils héroïques de 89, de 93, de 48, debout!... soyez unis... soyez compacts! Armez-vous! Défendez le suffrage universel que vous avez conquis en 1848. Chassez de vos villes, de vos communes, les procrouls qui enchaînent votre liberté, qui paralysent votre commerce!

« Expulsez ces Jésuites qui, sous le manteau menteur de la religion, s'introduisent chez vous, y souillent vos foyers et y rapetent votre fortune... »

« Eclairés par les lâchetés et les infamies de vos tyrans, Français, il faut bannir à jamais du sol de la patrie tout principe préjudiciable au trône, nouveau Néron du peuple, aux cris de: Vive la République sociale! »

« Le Comité d'action aux Lyonnais, G..... L..... B..... S..... Nos lecteurs peuvent traduire ainsi ces initiales: Vaillard, Lefrançais, Babick, Saigne.

1811 1874
II. LE 12 MARS.

Le 12 mars est la date décisive de ce grand anniversaire de 1814, qui doit occuper les souvenirs royalistes.

Inutile de dire quel fut ce jour mémorable. Bordeaux donna le signal de la délivrance; c'est de Bordeaux qu'étaient parties depuis 1808 les protestations les plus fières contre un régime d'Empire qui faisait de la France un tombeau; Bordeaux salua l'apparition de la Royauté comme une renouveau. Ce mouvement n'était pas sans péril; Napoléon disposait encore de sa destinée, il était libre de garder son droit terrible sur la France, puisque l'Europe ne lui disputait que sa domination sur elle-même; l'Europe était généreuse, il était impitoyable; il pouvait donc, s'il consentait à rester maître, faire expier à Bordeaux cette journée du 12 mars, qui devant l'arrêt que la guerre même hésitait à prononcer contre lui.

Tout est dit à ce sujet. Chateaubriand lui-même parla après Bordeaux; et il devient, après soixante ans, superflu de remuer ces souvenirs. La passion cherche en vain à les dénaturer; ils sont scellés dans l'histoire.

Ce qui convient, c'est d'honorer les grands caractères et les fortes âmes qui tout à coup se révélèrent aux yeux de la nation.

1814 fut un renouvellement de la vie publique de la France. Il y eut alors d'étonnantes apparitions de supériorités inconnues; les massacres de la Révolution et les exterminations de la guerre n'avaient pas tout épuisé; ce qui restait de sang catholique et national avait une énergie qui s'était accrue dans les martyres; la vieille société française s'était comme épurée dans l'épreuve, et je ne parle pas seulement de la société représentée par les vieilles races, je parle de l'ensemble des races chrétiennes qui toutes avaient été atteintes par une contagion d'erreurs et de vices et toutes se sentaient renaitre au contact d'un principe de gouvernement qui avait fécondé mille ans de vie nationale.

Apparemment ce n'est pas un nom de Roi qui fait ou qui change en un moment le caractère d'une époque; mais il y a pourtant dans les conditions naturelles d'un Etat réglé une action propre qui ne saurait être déniée sur la direction des idées de toute la société.

L'Empire comme la Révolution avait mis son empreinte sur le génie de la France, tantôt une empreinte de furie, tantôt une empreinte de servilité, et les œuvres d'art des deux époques gardent ce double signe d'une décadence, où tout est stérile, même l'enthousiasme de la liberté et de la gloire.

1814 ouvrit un âge fécond; c'est qu'alors la foi reparut dans les âmes, et avec la foi non-seulement l'inspiration des esprits, mais la virilité des vertus.

Où le vit dès les premiers battements de la liberté politique, comme on le vit dès les premiers travaux de la science, et dès les premières œuvres de l'éloquence et de la poésie.

Quel contraste! L'inspiration trouva des élans inconnus, et la pensée même eut besoin d'une langue inaccoutumée. Je ne suis pas de ceux qui frappent d'un arrêt de mépris la littérature de l'Empire; mais cette littérature, en ce qu'elle avait eu de bon, était un reste du siècle qui avait corrompu le beau, sans le faire disparaître; c'était comme un rayon de lumière dans la nuit.

À la Restauration, la nuit fut dissipée, et tout à coup une splendide lumière illumina les esprits. D'autres ont écrit cette noble histoire, où brillent tant de noms, de Lamennais à Lamartine, de Bonald à Victor Hugo; je la rappelle en courant. Mais ce que je veux dire surtout, c'est qu'il y eut un mouvement de dignité et d'honneur qui se fit sentir dans la vie privée, et c'est ce signe de renouveau qu'il convient de mettre en regard de l'âge où nous sommes, si nous voulions nous donner une juste idée de la déviation que nous avons subie.

Qu'est-ce que nous avons retenu en 1874 de la virilité des caractères comme des talents qui commencèrent à se montrer dès 1814 dans la politique comme dans les lettres? Je ne saurais déprécier les vertus nouvelles; mais à les juger dans l'ensemble des choses de la vie sociale, je n'y vois ni foi, ni cou-

Feuilleton du Journal de Roubaix
DU 14 MARS 1874.

Le Choix de Suzanne
DEUXIÈME PARTIE
VI. — (Suite)

« C'est un coup de soleil, dit Rosalie en pleurant: elle n'avait pas son chapeau en allant voir monsieur le curé; pour sûr, c'est un coup de soleil qui l'a frappée en route, puisque monsieur le curé a été obligé de la ramener.

— Non, dit tout bas le prêtre; c'est une secousse morale.

— Je le crois, » dit le docteur.

Une vague suspicion de la vérité traversa l'esprit de M. Germon: Suzanne, qui pour la première fois parlait ainsi de sa mère, et sous l'empire de sa fièvre la demandait à grands cris, Suzanne devait avoir appris quelque chose du triste secret.

Qui pouvait lui en avoir parlé, si ce n'était l'abbé Hubert?

M. Germon regarda le curé avec un mélange de colère et de reproche; il étreignit son bras avec force:

« Que lui avez-vous dit? »

Mais le saint prêtre le regarda à son tour; il y avait tant de dignité, de majesté même et de tristesse dans ce regard qui semblait dire: « Qu'osez-vous soupçonner? » que le pauvre père baissa les yeux en murmurant:

« Pardon, mon ami: je crois que je deviens fou! »

Pendant huit jours, loin de diminuer, le mal empira, la fièvre ne cédait pas et le délire n'avait presque point d'intermittence; impossible de décrire le désespoir du père et du jeune homme; le village tout entier s'associait à leur douleur.

Quoique Suzanne ne fût pas née à Lucay, elle y était arrivée si petite que tous la regardaient comme l'enfant du hameau: bonne, gracieuse avec tous, charitable et digne sans fierté, elle s'était fait adorer; la consternation était peinte sur tous les visages; quelques bonnes femmes se joignirent à la mère Gervais pour commencer une neuvaine.

Le huitième jour le docteur avait dit qu'il n'y avait plus guère d'espoir; le curé venait d'administrer l'enfant qu'il regardait et aimait comme une fille; il rentrait chez lui, tout ému de la triste mission qu'il avait accomplie; il pria en chemin, songeant au sourire de Dieu lorsqu'il n'a accueilli qu'une petite âme si pure, si bénie entre toutes, pour laquelle la terre n'a été qu'un court passage du néant à l'éternité; le vieillard sentait des larmes tomber lentement le long de ses joues amaigries, mais il ne pleurait pas le bienheureux enfant, il pleurait sur les deux hommes qui devaient lui survivre: sur le père, au cœur deux fois brisé, que sa fille seule retenait au monde, sur le jeune fiancé dont tous les rêves de bonheur et d'amour

s'évanouissaient subitement.

Son chapelet dans ses mains, mais les yeux au ciel, le prêtre marchait lentement vers le presbytère, quand il entendit la voix de sa vieille servante:

« Vite, accourez donc, monsieur le curé, crieait-elle effarée; il y a ici une belle grande dame qui vous demande et vous attend depuis une heure. »

L'abbé Hubert hâta le pas, et ouvrant la porte de son humble petit salon, il se trouva en présence de l'inconnue.

C'était une grande dame, en effet, si élégante que Catherine n'en avait jamais vue d'aussi belle; les dames du château elles-mêmes n'avaient pas de toilettes aussi riches que la robe de satin violet et la manta de dentelles, drapée à l'espagnole, qui enveloppait l'étrangère; elle portait un petit chapeau rond garni de fleurs et de plumes, d'où s'échappaient les longues boucles de ses cheveux, mais un voile de gaze dissimulait en partie son visage.

Lorsqu'elle entendit ouvrir la porte, elle détacha de ses yeux ses deux mains qui les couvraient, et se levant avec vivacité en apercevant le prêtre, elle courut vers lui:

« Monsieur, dit-elle d'une voix basse, tremblante et cependant rapide, comment va-t-elle? »

L'abbé Hubert fit un pas en arrière, il compréhant et se taisait; il regardait cette femme, qui avait dédaigné le cœur si noble et si tendre de son mari, quitté un nom honorable accepté librement,

abandonné sa fille, et dont l'amour maternel, rallumé tout-à-coup alors qu'on le croyait éteint, allait causer la mort de son unique enfant.

« De grâce! murmura-t-elle suppliante, répondez-moi, vit-elle? vit-elle encore? »

— Oui, dit le prêtre.

— Alors, je puis courir vers elle, elle mentendra, elle m'absoudra, elle m'em-brassera!

« Voulez-vous donc la tuer plus sûrement? » dit lentement l'abbé.

Elle retomba sur sa chaise avec un cri de douleur et voila de nouveau son visage avec ses mains; elle sanglotait; tout-à-coup regardant le prêtre avec une certaine énergie:

« Monsieur l'abbé, dit-elle, il ne vous est pas permis d'être cruel à ce point.

— Je ne crois pas juger trop sévèrement, madame, répondit-il: une lettre de vous tue votre fille; elle n'est pas morte encore, puis-je vous permettre de détruire notre pauvre espérance? Ce n'est pas à vous de recueillir le dernier souffle de notre ange: savez-vous qu'elle est plus mon enfant que la vôtre, madame? »

Le vieillard pleurait.

« Oh! pardon! supplia-t-elle, un peu de pitié, monsieur l'abbé. Le désespoir et l'humiliation que j'éprouve peuvent racheter bien des fautes. J'accourrais avec tant de joie au cœur; je me figurais que ma fille me serait rendue, que mes larmes, mes prières, mes baisers éveilaient sa tendresse endormie, qu'elle me suivrait peut-être, et que ma vie, régénérée par elle, lui appartiendrait tout entière. Hélas! à mesure que j'ai avancé vers ce but ardemment désiré, j'ai eu peur et je me suis mise à trembler: mon assurance sombrait. Cependant je ne perdais pas toute confiance; non, je n'ai pas eu de pressentiment de la vérité. Arrivée devant cette maison qu'on m'avait indiquée, je n'ai pas osé entrer, je me suis détournée du seuil où j'espérais entrevoir ma Suzanne belle, souriante, m'attendant peut-être; ma résolution, mon courage faiblissait de minute en minute; alors c'est ici que je suis venue, parce que le ministre de Dieu doit avoir pour tous des paroles de consolation et de miséricorde; sans m'adresser à personne, je me suis dirigée vers l'église, j'ai deviné votre maison, j'ai frappé, et votre servante m'a appris qu'il y avait dans le village une jeune fille mourante que vous quittiez bien peu... En frissonnant, j'ai demandé le nom de la jeune fille.

Ah! monsieur l'abbé, ne soyez pas inexorable, ayez pitié de moi! »

Le curé se sentit ému devant ce désespoir vrai: la charité combattait dans son âme contre une sévérité extrême; le sentiment de répulsion qu'il avait tout d'abord éprouvé, diminuait. Malgré lui, sa main se tendit vers celle de l'actrice.